

**La campagne de 1808 par Adam Neale,
médecin militaire**



**Le Lieutenant-Général Sir John Moore (1761-1809)
d'après un tableau de Thomas Lawrence (1805)**

« La campagne de 1808 par Adam Neale » a été publiée et est en vente aux éditions Edilivre. On ne trouvera donc ci-après qu'un extrait de ce mémoire.

Section 6 : L'arrêt à La Corogne

L'affaire partielle de Lugo, et le risque d'un engagement général, auquel il avait été exposé, avaient refroidi l'ardeur de Sault, qui redoutait désormais de se trouver trop près de nos troupes, sans supériorité numérique. Nous avons donc gagné, douze heures de marche sur lui, et La Corogne fut atteinte, sans nouvelle interruption (1). Le pont au-dessus du Mero fut rompu, grâce aux outils apportés de La Corogne ; la progression des Français fut ainsi retardée pendant une courte période.

A La Corogne, si le général Moore n'avait pas représenté la cause de l'Espagne comme tout à fait désespérée, nous eussions pu recevoir des renforts d'Angleterre, qui nous eussent permis de reprendre l'offensive, et de venger les malheurs et le déshonneur que nous avons supportés. Mais, au lieu de demander de l'aide, il avait requis des transports vides et, par manque de connaissance du pays, les avait dirigés sur Vigo, au lieu de La Corogne (2). En découvrant son erreur, l'ordre avait été annulé, il est vrai ; mais des vents contraires avaient retenu les bateaux, heureusement pour l'honneur de notre terre natale, car, autrement, notre armée aurait quitté l'Espagne en fugitive (3).

Il était maintenant tout à fait clair, que nous ne pourrions pas nous retirer sans gagner une bataille (4). La Corogne était assurément une mauvaise position. Avec des effectifs assez nombreux pour occuper une chaîne de collines à environ quatre milles de la ville (6,4 km), nos troupes auraient cependant pu se défendre contre un ennemi supérieur ; mais l'occupation de ces hauteurs exigeait une force beaucoup plus importante que la nôtre. Au moins le quart de notre vaillante armée avait fondu au long du chemin ; il était donc nécessaire d'abandonner ces hauteurs à l'ennemi et nous contenter de tenir une deuxième arête, plus resserrée, avec les soldats encore sous les armes. Tels étaient cependant les inconvénients naturels de cette seconde position que certains de nos officiers généraux conseillèrent à Sir John de proposer une trêve à Sault, pour permettre à l'armée de se retirer en paix sur nos bateaux. Heureusement pour sa mémoire, Sir John Moore manifesta assez de confiance en ses soldats pour rejeter ce conseil (5).

Il fut donc résolu d'offrir la bataille aux Français et des dispositions furent prises en conséquence. Le général Hope occupa une colline, sur la gauche, qui commandait la route de Betanzos ; cette hauteur s'inclinait progressivement en courbe vers le village d'Elvina, où commençait la division du général Baird, laquelle se prolongeait en demi-cercle vers sa droite. A droite de Sir Baird, la brigade des fusiliers barrait une vallée ; elle rejoignait la division du général Fraser, postée à un demi-mille (805 m) de La Corogne, près de la route de Vigo. La réserve, sous le général Paget, se tenait dans un village, sur la route à Betanzos, à environ un demi-mille (805 m) à l'arrière du général Hope. A la droite des postes britanniques, un magasin contenait quatre mille barils de poudre apportés d'Angleterre. Les Espagnols, toujours aussi indolents, les avaient laissés là, alors que leurs troupes étaient totalement dépourvues de munitions ! Il était maintenant devenu indispensable de les faire sauter. L'explosion secoua La Corogne comme un tremblement de terre et le village situé auprès du magasin fut entièrement rasé (6).

Le matin du 12 janvier, l'armée française apparut en force sur la rive opposée du Mero. Elle prit bientôt position près du village de Perillo. Elle occupa les maisons le long de la berge et

menaça notre flanc gauche. Leur force augmenta graduellement jusqu'au 14. Alors elle commença à nous canonner ; notre artillerie répondit si bien que leurs pièces furent retirées. Ce même jour, en soirée, les transports de Vigo furent en vue. Des escarmouches sans gravité se produisirent le matin suivant. Cependant, les préparatifs d'embarquement se poursuivaient. Sir John, estimant que le terrain ne se prêtait pas à un emploi massif de l'artillerie, fit mettre en batterie sept pièces de six livres (2,7 kg) (7) et un obusier pour toute la ligne et il garda en réserve quatre canons espagnols ; le reste de l'artillerie fut embarqué. Les soldats et les officiers malades ainsi que les cavaliers démontés furent envoyés à bord sans tarder ; quelques chevaux prirent le même chemin, mais la plupart, étant hors de service, furent abattus ; leurs cadavres jonchaient le bord de la mer.

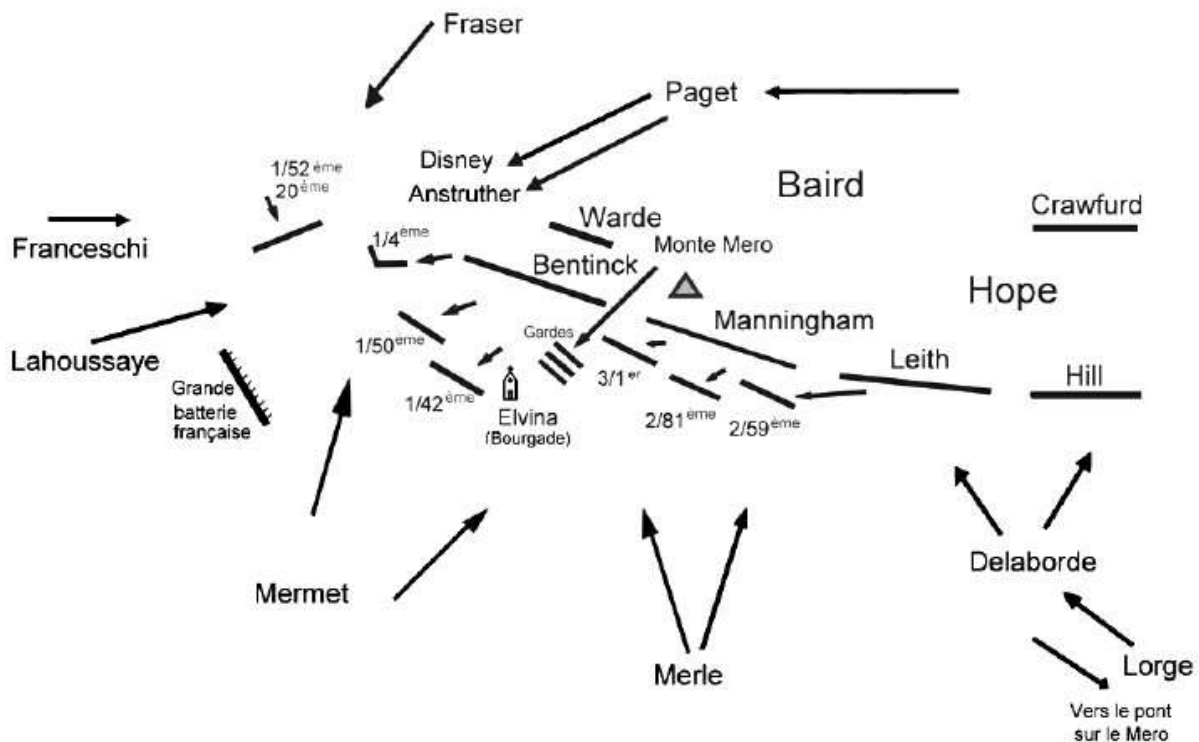
Au matin du 16, tous les préparatifs d'embarquement étant achevés, le général décida de commencer cette opération par la réserve, à quatre heures de l'après-midi, si les Français ne bougeaient pas. Il était à peu près midi. Il monta à cheval et parcourut les avant-postes. Il n'alla pas loin avant qu'un messenger ne lui annonce que la ligne française était sous les armes ; un déserteur amené presque aussitôt confirma la nouvelle. Les troupes légères françaises dévalaient rapidement la colline, sur notre aile droite, et les piquets avancés étaient déjà aux prises. La brigade de Lord William Bentinck, les 4^{ème}, 42^{ème} et 50^{ème} régiments, tenaient cet endroit. C'était une position détestable ; d'autant que si ces unités perdaient pied, la ruine de l'armée était inévitable. Les Gardes étaient derrière eux. L'ordre fut donné au général Paget d'avancer avec la réserve pour leur venir en aide. Les Français ouvrirent alors le feu avec onze canons lourds, avantageusement placés sur les collines. Deux fortes colonnes, l'une sortant d'un bois et l'autre le longeant, se dirigèrent sur notre aile droite. Une troisième colonne aborda notre centre. Une quatrième avança lentement sur notre gauche et une autre s'arrêta à mi chemin, dans la même direction. Les Français bénéficiaient non seulement de la supériorité numérique mais également de l'appoint de leur artillerie. Leur situation dominante assurait la précision de leur tir ; leurs boulets parvenaient jusqu'à notre réserve y causant d'importants dégâts.

Sir David Baird eut le bras brisé par la mitraille à la tête de sa division. Les deux lignes d'infanterie progressèrent pour en venir aux mains ; elles ne furent bientôt plus séparées que par les murets et les haies qui entrecoupaient le terrain. Mais, alors qu'elles étaient proches, on remarqua que la ligne française s'était prolongée au-delà de notre droite et qu'un corps ennemi était en train de remonter la vallée pour nous couper. L'intention de Soult était manifeste ; il avait d'abord tenté de forcer notre droite, pour s'interposer entre notre armée et La Corogne, afin d'empêcher son embarquement. Mais, après l'échec de cette première tentative, il essayait maintenant de nous déborder.

Il fut ordonné à la moitié du 4^{ème} régiment (The King's Own) de rétrograder pour former un angle obtus avec l'autre moitié. Cette manœuvre fut bien exécutée et un violent feu de flanc reçut l'assaillant. Sir John Moore souhaita exprimer sa satisfaction aux combattants ; il se dirigea vers le 50^{ème}, sous les ordres des commandants Napier et Stanhope. Sautant par-dessus une clôture, ce vaillant régiment chargea vigoureusement l'ennemi ; mais Napier, poussant trop loin la poursuite, reçut plusieurs blessures et fut fait prisonnier ; quand à Stanhope, une balle au cœur le foudroya. Le général Moore s'adressa alors au 42^{ème} « *Highlanders (8), s'écria-t-il, souvenez-vous de l'Égypte* ». Les hommes se précipitèrent en avant, poussant l'ennemi jusqu'à ce qu'un mur les arrêtât. Sir John les suivit. Il expédia le capitaine Hardinge pour ordonner à un bataillon des Gardes de venir flanquer à gauche les Highlanders. L'officier de l'infanterie légère interpréta mal cet ordre ; il crut que les Gardes venaient le relever, les munitions de ses hommes étant épuisées, et il battit en retraite. Le général, se rendant compte

de la méprise, hurla : « *Vaillant 42^{ème}, vos camarades arrivent, les munitions seront là dans un instant ; en attendant, servez-vous de vos baïonnettes* ». A ces mots les troupes repartirent immédiatement de l'avant.

De retour, le capitaine Hardinge, rendit compte de l'accomplissement de sa mission cependant, le feu de l'ennemi augmentait d'intensité ; les boulets pleuvaient à l'endroit où deux hommes conversaient. Un projectile frappa John Moore et emporta son épaule gauche ainsi qu'une partie de la clavicule de sorte que son bras n'était plus accroché au corps que par un morceau de chair. Il vida les étriers et s'affala sur le sol, couché sur le dos. Cependant son maintien viril n'en fut pas affecté ; aucune apparence de douleur n'altérait ses traits. Le capitaine Hardinge, démonté, lui prit les mains ; il vit que le général regardait anxieusement dans la direction du 42^{ème}. Ce régiment était chaudement engagé et, comme il se mettait à progresser, un sourire éclaira le visage de Moore. Le colonel Graham (Lord Lynedoch), qui s'était rendu auprès de son ami blessé, pour lui venir en aide, abusé par son calme, espéra d'abord que le coup n'était pas trop grave, mais la vue de l'affreuse lacération le détrompa. La blessure était trop sérieuse pour oser penser qu'il serait possible d'interrompre l'effusion du sang.



Le dispositif de la bataille de La Corogne

Sir John accepta d'être emporté vers l'arrière dans une couverture. Alors qu'on le soulevait, son épée, qui pendait le long du côté meurtri, toucha son bras blessé et le capitaine Hardinge s'efforça de la déboucler ; alors le général lui dit, avec son ton et sa manière habituelles : « *Laissez-la où elle est. Il est bien qu'elle quitte avec moi le champ de bataille* ». Six soldats du 42^{ème} et des Gardes l'enlevèrent. Hardinge, observant son impassibilité, se reprit à espérer ; il exprima le souhait que la blessure ne fût pas mortelle et que le général fût conservé à l'armée. Moore tourna la tête, regarda la plaie pendant quelques secondes et répondit : « *Non, Hardinge, je sens que c'est impossible* ».

Comme les soldats l'emportaient lentement, il leur demanda fréquemment de le retourner, afin qu'il pût regarder encore le champ de bataille et, écoutant la fusillade, il manifesta de la joie lorsqu'il entendit qu'elle s'affaiblissait en s'éloignant. Un chariot suspendu fut amené. Le colonel Wynch, lui aussi blessé, y était étendu. Il demanda qui était dans la couverture ; on lui répondit que c'était Sir John Moore. Alors il proposa qu'il fût installé sur le chariot. Sir John interrogea un de ses Highlanders pour savoir lequel des moyens de transport, du chariot ou de la couverture, serait le meilleur. L'homme répondit qu'il pensait que la couverture le secourrait moins ; le général opta pour elle et ordonna au colonel de passer outre. Ainsi les hommes continuèrent de le porter en pleurant jusqu'à La Corogne.

Cependant, le Général Paget avait accéléré son mouvement pour renforcer l'aile droite. Le colonel Sydney Beckwith, se jetant avec intrépidité dans la mêlée avec ses fusiliers, avait repoussé les ennemis ; il avança tellement qu'il fut presque en mesure d'enlever un de leurs canons ; mais un corps français, considérablement plus nombreux, remontant la vallée, l'obligea à reculer. Paget attaqua ce corps, le refoula et, poussant en avant, dispersa tout ce qui se trouvait devant lui, jusqu'à ce que l'ennemi, s'étant rendu compte que sa gauche était menacée, la ramena en arrière. L'effort des Français se porta alors au centre, sur les généraux Manningham et Leith. Mais, à cet endroit, le terrain élevé nous était plus favorable et, grâce à notre artillerie, il fut rapidement reconduit. Notre gauche était également assez forte et leur attaque sur ce point devait rester stérile. Toutefois, un de leurs corps s'était emparé d'un village sur la route de Betanzos et continuait à tirer sur nos positions à partir de là. Le lieutenant-colonel Nicholls attaqua ce village et en chassa les Français. Le déclin du jour approchait et l'ennemi retirait partout ses troupes. Mais le feu ne cessa qu'à la nuit complète.

Aucune bataille n'a jamais été gagnée sous des auspices plus défavorables. Les forces françaises dépassaient les vingt mille combattants ; nous n'en comptons pas quinze mille. En artillerie, le déséquilibre était non moins important. L'ennemi avait trouvé sur la route des canons anglais, envoyés aux patriotes espagnols ; il s'en empara et les tourna contre nous. La majeure partie de notre artillerie avait été embarquée ; nos obus à balles, maintenant appelés boîtes à mitraille sphériques, qui avaient tant contribué à la victoire de Vimeiro, n'avaient pas été utilisés, dans cet engagement périlleux. L'état moral et physique des deux armées rendait la situation de nos soldats encore plus difficile. Les Français étaient pourvus de tout ; ils avaient saisis de nombreux magasins sur leur passage ; ils étaient dans l'exaltation d'une poursuite où aucun homme n'avait eu à lutter au-delà de ses forces ; d'heure en heure des renforts accroissaient leur nombre déjà supérieur au nôtre. Nos troupes étaient dans un état de misère tel qu'aucune armée britannique n'en avait jamais connu, sauf après une défaite totale. Nous avons perdu notre trésor, nos bagages, nos chevaux, nos femmes et nos enfants, nos malades, nos blessés et nos retardataires, en un mot tout, excepté notre excellent et irrépressible courage. Entre cinq à six mille hommes, et autant de chevaux, étaient tombés, vaincus par la fatigue au cours de la retraite. Notre perte, durant la bataille, ne s'éleva pas à huit cents hommes ; chez les Français il aurait atteint les deux milles. En considérant que la victoire fut gagnée par l'armée britannique, malgré un concours de circonstances aussi défavorables, on ne peut s'empêcher de songer à ce qu'elle aurait pu faire lorsqu'elle était au complet, bien équipée, dotée de tous ses moyens, dans la plénitude de sa force et de sa santé, fière de son droit et remplie d'espoir (9).

Le général vécut assez longtemps pour connaître le résultat de la bataille. « *Les Français sont-ils battus, demandait-il à chaque personne pénétrant dans la pièce où il reposait.* » Il est difficile de peindre la joie qu'il exprima lorsqu'il apprit qu'ils avaient été défaits. « *J'espère, s'exclama-t-il, que le peuple d'Angleterre sera satisfait ! J'espère qu'il me rendra justice !* »

Puis, s'adressant au colonel Anderson, qui avait été son compagnon d'armes pendant vingt et un ans, il lui dit : « *Anderson, vous savez que j'ai toujours voulu mourir de cette façon. Voyez mes amis dès que vous pourrez... Dites-leur tout... Dites-le à ma mère...* » A ce moment, sa voix faiblit ; il devint excessivement agité et ne parla plus de sa mère. Parfois, il demandait qu'on l'installât plus confortablement. « *Je me sens si fort, dit-il. Je crains que mon agonie ne soit longue. C'est très pénible, une grande douleur.* » Après quelques instants, il pressa fermement la main du colonel Anderson contre son corps et expira calmement. Il périt, comme il l'avait toujours souhaité, dans l'action et la victoire. Il n'y eut pas d'homme plus aimé dans sa vie privée, ni de général plus universellement estimé dans l'armée britannique. Eût-il été plus ardent dans ses entreprises, moins anxieux, circonspect et sujet au doute, qu'il se fût montré plus compétent dans l'accomplissement de la tâche ardue qui lui avait été confiée. Son courage personnel était aussi élevé que celui de n'importe quel homme mort au champ d'honneur et nous devons nous souvenir qu'il refusa de laisser souiller l'honneur de son armée lorsque des officiers, ses frères d'armes, parlèrent d'une capitulation (10) ; il rejeta avec fermeté cette proposition.

Le général Moore désirait depuis toujours être inhumé là où il serait tué. La citadelle de La Corogne fut donc choisie. Son aide de camp monta la garde auprès de la dépouille mortelle, tandis qu'une partie du 9^{ème} régiment creusait la tombe dans un des bastions. Il n'y avait pas moyen de se procurer un cercueil ; les officiers de sa maison décidèrent donc d'envelopper le corps du général dans son manteau et dans des couvertures militaires, sans le déshabiller. A huit heures du matin, à peu près, l'ennemi ayant recommencé à tirer, on craignit qu'une attaque sérieuse n'exigeât la présence ailleurs des militaires présents. Les officiers de son entourage portèrent le cadavre dans sa tombe ; un service funèbre fut célébré par l'aumônier militaire ; et les restes furent recouverts de terre.

Pendant ce temps, le général Hope, à qui la charge du commandement était échue, passait la nuit à faire embarquer les troupes. À dix heures, il leur commanda de quitter leurs positions, par brigades, en laissant de forts piquets pour garder le terrain et donner l'alarme en cas de retour offensif de l'ennemi. Le général major Beresford, avec une arrière-garde de deux mille hommes, occupait les lignes devant La Corogne, et couvrait l'embarquement. Le général major Hill, avec des corps de réserve, était posté sur un promontoire derrière la ville. Au matin, la plus grande partie des troupes était à bord ; les piquets furent retirés et embarqués avant le jour ; la réserve resta seule sur le rivage. Le 17 janvier, les Français, remarquant notre mouvement, poussèrent leurs troupes légères sur les hauteurs de Santa Lucia qui surplombent le port. Elles y installèrent de l'artillerie et commencèrent à tirer sur les transports. Plusieurs patrons de navires s'effrayèrent, coupèrent leurs câbles pour gagner le large et, dans la confusion, quatre bateaux s'échouèrent. Ils furent brûlés, après que les hommes qu'ils portaient eussent été transférés sur d'autres transports. Pendant la nuit du 17 et le matin suivant, le général Beresford envoya tous les malades et les blessés susceptibles d'être déplacés sur les bâtiments de guerre qui protégeaient l'embarquement. Pour finir, l'arrière-garde monta à son tour sur les vaisseaux ; l'ennemi n'entreprit rien pour l'en empêcher.

Ainsi s'achevait cette mémorable autant que malchanceuse expédition. Parmi ceux qui atteignirent l'Angleterre, beaucoup moururent victime d'une fièvre pestilentielle assimilable au typhus, qu'ils avaient contractée au contact des soldats de La Romana ; d'autres périrent des suites des privations endurées pendant la retraite. Le quartier maître général Anstruther succomba à cette maladie, à La Corogne, deux jours avant la bataille. Il était natif du comté de Fife, en Ecosse ; c'était un homme bon et un officier courageux (11).

(1) - C'est moins la crainte manifestée par Soult que le stratagème utilisé pour cacher la fuite nocturne de l'armée anglaise qui explique l'avance prise par cette dernière, dix heures selon des témoignages français, onze heures selon Neale. Le témoignage du docteur anglais paraît quelque peu biaisé par la fierté nationale.

(2) - D'après d'autres auteurs, les transports étaient à Vigo parce que personne n'était capable de dire avec précision quel serait l'itinéraire de la retraite au début de celle-ci : le Portugal, Vigo, La Corogne. La sévérité dont fait preuve Neale à l'encontre de Moore est probablement excessive.

(3) - L'analyse des lettres de Wheeler, donne une idée des difficultés qu'entraînaient les caprices de la nature à l'époque de la marine à voile.

(4) - Encore une exagération. Il ne s'agit pas de remporter une victoire, mais de permettre à l'armée anglaise de quitter la Péninsule. On doit toutefois observer que, d'après Napier, l'armée française, qui manquait de munitions, eût pu être complètement battue. La retraite anglaise laissera des traces. Selon le lieutenant Sherer, les années suivantes, les Espagnols suspectaient toujours les Anglais d'être enclins à les abandonner à leur sort sans combattre.

(5) - Voir la dernière dépêche de Sir John Moore à Lord Castlereagh qui suit ce récit (note de l'édition originale).

(6) – Voir O'Neil, dans « *Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815* », qui rapporte aussi cette explosion, dont Thomas du 71^{ème}, quant à lui, ne souffle mot.

(7) - Le calibre de l'artillerie se mesurait d'après le poids des boulets. Ces détails sont compatibles avec ceux donnés par Thomas du 71^{ème}.

(8) - Des montagnards écossais qui avaient participé à la campagne d'Egypte.

(9) - Cette description très détaillée de la bataille de La Corogne sera confrontée avec fruit au témoignage de Thomas du 71^{ème}, aux notes qui l'accompagnent et au témoignage de Milburne dont un résumé figure ci-après.

Après avoir passablement critiqué le général Moore depuis le début, Neale se laisse attendrir par l'agonie du héros malheureux. La partie du mémoire relative à la bataille et à l'agonie de Moore ne manque ni de vérité ni d'émotion. Le récit de Napier ne contredit pas celui de Neale, mais le général historien loue la retraite du général anglais. Il affirme qu'elle ne méritait pas les critiques qu'elle souleva et que Moore eut raison de s'opposer aux projets insensés de l'ambassadeur Frere. Il attribue aux atermoiements du cabinet britannique, à l'incapacité des généraux espagnols et au génie de l'Empereur le désastre essuyé par l'armée de son pays. Soult rendit hommage à son adversaire malheureux en faisant élever un monument sur sa tombe.

Le docteur anglais sous-estime grandement les difficultés rencontrées par l'armée française. Il oublie que cette dernière se déplaçait dans un pays ruiné où les magasins, comme il le reconnaît pourtant lui-même, dans les chapitres précédents, avaient été brûlés par les soins du général anglais. De plus, la rigueur du climat n'avait évidemment pas épargné les Français davantage que les Anglais. Certes, ces derniers n'avaient pas été coupés de leur lieu d'embarquement ; Soult avait donc incontestablement essuyé un échec. Mais ils étaient rejetés à la mer et il est difficile d'interpréter cela comme une grande victoire. Enfin, les détails donnés par Neale concernant la fin du général Moore sont peut-être quelque peu romancés car on dit qu'il n'était pas sur les lieux. Quant à son estimation des pertes, elle est sujette à caution, comme c'est habituel (voir ci-après les notes de Milburne).

(10) - Il ne s'agissait pas d'une capitulation, mais d'un simple arrangement avec l'armée française pour embarquer tranquillement. Il est d'ailleurs peu probable que Soult eût répondu positivement ; en effet, cette demande eût certainement passé à ses yeux pour un aveu de faiblesse. Par ailleurs, comme on le verra en lisant sa dernière lettre, Moore était surtout soucieux de ne rien laisser à l'ennemi. Un entrepôt de tabac fut même brûlé (voir *Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815*).

(11) – Voir la biographie qui figure appendices de l'ouvrage « *Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815* ». Ce chapitre se termine dans l'ouvrage original sur un poème du révérend Charles Wolfe intitulé « *L'enterrement de Sir John Moore* ». L'intérêt historique de cette oeuvre de circonstance m'a semblé médiocre et je n'ai pas jugé utile de l'insérer ici.

A leur retour en Angleterre, les soldats malades furent plus ou moins bien traités. Voici une anecdote intéressante à ce propos. « *En janvier 1809, des soldats malades, blessés, hors d'état de combattre, arrivèrent à Falmouth en provenance de La Corogne qu'ils venaient d'évacuer. Le capitaine Philip Melvill, en charge de la forteresse qui défendait le port, le château de Pendennis, lança une souscription à Falmouth, Truro et Penryn, pour venir en aide à ces malheureux. Le typhus exerça parmi eux ses ravages, mais, alors que tant d'autres préféraient les fuir, l'officier resta à son poste et continua de leur fournir médicaments et vêtements chauds. Philip Melvill était un pieux chrétien, un fervent patriote et un conservateur militant. Blessé à plusieurs endroits, au combat de Pollilur (10 septembre 1780), aux Indes, contre les troupes du sultan de Mysore, il avait été traîné sur le sol, sa tête heurtant les cailloux, puis percé d'un coup de lance dans le dos. Ses persécuteurs l'avaient ensuite abandonné, en lambeaux, sur un tas de sable. Incapable de se mouvoir, il avait survécu en se nourrissant d'herbes et en buvant sa propre urine, jusqu'à ce que ses ennemis, qui l'avaient cru mort, ne le retrouvent encore vivant, plusieurs jours après, et ne l'emmènent en captivité. Il y passa trois années, soumis comme une bête curieuse, aux regards incrédules des nombreux visiteurs du puissant sultan de Mysore. Le traité de Mangalore mit fin à ses tourments. Il rentra en Grande-Bretagne. Mais, devenu incapable d'exercer à nouveau un emploi actif dans l'armée, on le chargea de relever la forteresse de Pendennis, dans l'éventualité d'une tentative française de débarquement sur ce point. Melvill attribuait à une intervention divine son miraculeux retour des Indes.* » (« *The road to Waterloo* »- Ouvrage collectif).